

La lumière dans les spectacles de Joël Pommerat

Constance

Depuis les premières heures du théâtre, quand il était éclairé par des jeux de bougies (dont le remplacement nécessaire est à l'origine de l'entracte théâtrale), la question de la lumière a rythmé, profondément nourri le spectacle vivant. Il s'agit d'un élément essentiel dans la mise en scène de l'auteur et du metteur en scène contemporain Joël Pommerat. Quel est donc le rôle de la lumière dans ses pièces ? Comment nourrit-elle leur dramaturgie, leur symbolique, leur portée ? La lumière, tout d'abord, est à la base des pièces de Pommerat et permet la concrétisation et l'approfondissement de son imaginaire. Mais la lumière, chez Pommerat, apporte bien plus que la simple représentation concrète d'un imaginaire intangible. Elle permet en fait l'accès à un réel, comme à un imaginaire, plus complexes, plus profonds.

L'univers de Pommerat existe en premier lieu grâce à la lumière. Ainsi, dans l'imaginaire collectif, c'est par celle-ci qu'existe le monde. En témoigne la locution "Et la lumière fut" qui, relatée au début de la Genèse, est présentée comme la première parole de Dieu lors de la création du monde. L'existence des choses semble donc, au premier abord, profondément reliée à la lumière. Ainsi, Pommerat fait naître son théâtre de cette dernière. La lumière, dans une esthétique minimaliste, représente le degré zéro de l'espace. Elle est à la base de tout. Le commencement de ses pièces, la mise en place de son espace théâtral sont souvent mis en lumière d'une façon finement étudiée. Ainsi, dans *Les marchands*, une lumière chaude, provenant d'abord d'une suspension au centre de la scène, s'allume progressivement, comme si nous rentrions petit à petit dans la situation représentée. Puis vient s'ajouter, en contraste, la lumière froide et blanche d'une télévision qui vient créer une atmosphère plus tendue, plus angoissante pour le spectateur. Ces éclairages, qui composent d'ailleurs la majorité des éléments scénographiques de cette scène, sont les choses qui, au départ, font exister l'univers théâtral de Pommerat. Nous pouvons citer par ailleurs le fait que dans sa récente pièce *Contes et Légendes*, ce soit véritablement la lumière qui délimite l'espace de jeu. Ainsi, la scène est représentée par un carré lumineux aux bords troubles qui viennent progressivement contraster avec le noir qui entoure l'espace scénique.

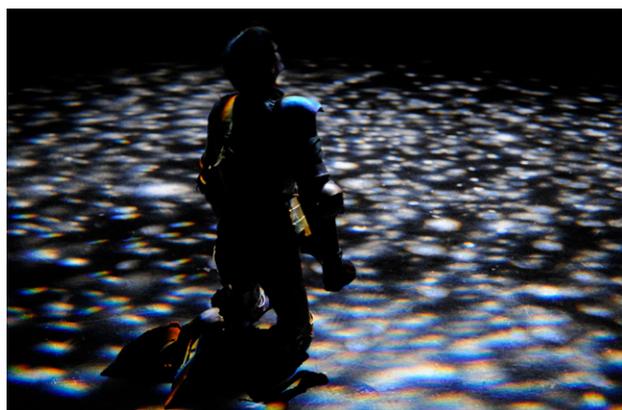


Contes et légendes



La lumière permet donc de rendre concret l'imaginaire de Pommerat. En effet, s'il voit la scène comme un socle servant à matérialiser son espace imaginaire, la lumière en est incontestablement l'un des principaux moyens. Ainsi, Pommerat dit s'inspirer de la lumière naturelle pour reproduire les effets de contrastes et de clairs obscurs qui rendent plus vraisemblables à l'œil du spectateur les scènes observées. Le metteur en scène matérialise en plus de cela le fait que nous percevons le réel en relief. Il souhaite véritablement faire apparaître une masse, un poids. Pommerat ne fait donc pas qu'éclairer les corps. Il joue sur la profondeur et les reliefs. Il réduit ainsi le plus possible les éclairages de face et privilégie ceux venant du plateau ou de projecteurs latéraux.

La lumière produit également ce lien dans le sens inverse : du concret vers l'imaginaire. Ainsi le concret sert le récit imaginaire de Pommerat. La mise en scène, en travaillant sur l'éclairage, cherche à créer chez le spectateur des sensations qui vont stimuler son imagination et ainsi lui permettre de mieux comprendre la pièce. Pommerat apporte donc une grande attention au « matiérage » des éléments scénographiques. Dans sa pièce *Cercles/fictions*, par exemple, les éclairages chauds, fluides et charnels évoquent le feu du Moyen-Âge et les bougies du XIXème siècle. Le spectateur est directement plongé, sensoriellement et puis intellectuellement, dans l'époque. De la même manière, les plafonds bas et gris et la lumière froide dans l'appartement des *Marchands* font sentir au spectateur l'étouffement et l'impersonnalité du monde capitaliste.



Cercles/Fictions



Les marchands

Mais la lumière, chez Pommerat, apporte bien plus que la simple représentation concrète d'un imaginaire intangible. Elle offre un univers bien plus complexe et profond. Elle permet en fait l'accès à un réel comme à un imaginaire aux multiples facettes insoupçonnées.

La lumière, et c'est une idée commune, a pour fonction principale de révéler. On voit alors les choses avec une plus grande profondeur. La compagnie « Louis Brouillard » utilise ainsi avec récurrence des termes comme « sincérité », « dépouillement de toute fabrication », « recherche d'un état réel » et « révélé » pour qualifier la manière dont elle voit la lumière. Pommerat cherche donc à « dépasser certaines représentations stéréotypées de l'être humain pour mettre en lumière sa substance profonde. » Il cherche à ce que celle-ci ne soit plus parasitée par « l'ostentation et la maîtrise » (selon ses mots), par les conventions socio-culturelles qui nous entravent. Il s'agit pour Pommerat de révéler les choses sans pour autant se limiter à l'idée d'une « connaissance globale ou d'une maîtrise du sens ». La lumière est puissante, souvent incontrôlable, elle n'épargne rien.

Ainsi, la lumière chez Pommerat révèle. Et elle révèle la complexité des choses. Le réel est donc éclairé dans son entièreté, dans sa multiplicité. Premièrement, le rapport à un réel complexe, que l'on reconstitue, que l'on superpose, dont on explore tous les aspects, entraîne l'utilisation d'une qualité de lumière très particulière. Pommerat la qualifiait, dans ses notes à propos de sa pièce *Cendrillon* datant de mai 2010 avec des termes tels que « transparence », « translucidité », « flou », « reflet ». Il y a donc dans cela l'idée que c'est un même réel, un même objet que l'on met en lumière mais dont l'éclairage « changeant » en révèle les nombreuses facettes. Le travail de Pommerat contient d'ailleurs l'idée bourgeoise que la situation, le sujet à écrire, ont déjà existé mais que c'est par la lumière de l'écriture, de la fiction et de la mise en scène que l'auteur va en révéler l'épaisseur. Ainsi, on observe une récurrence dans les thèmes abordés par Pommerat (l'altérité, l'étrange, l'enfance etc.). C'est sûrement aussi pour cela qu'il met si fréquemment en scène des contes et que l'on trouve si souvent dans ses pièces des inspirations d'autres œuvres, qu'elles soient picturales, théâtrales ou cinématographiques. Il cherche à voir différemment ce réel aux formes similaires, sous un nouveau jour, à la lumière d'une réflexion nouvelle. Ainsi, comme l'a écrit Marion Boudier dans son livre *Un monde complexe avec Joël Pommerat* : « Sa

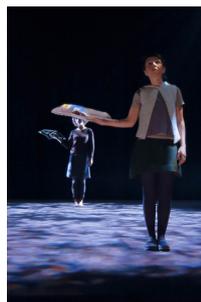
démarche est moins un détour par l'histoire pour parler du contemporain qu'une tentative de travailler sur notre patrimoine à la lumière de ce que nous sommes aujourd'hui ». On sort ainsi le passé de l'ombre. Cette mise en lumière des différentes facettes du réel se retrouve dans sa mise en lumière des pièces (qui contiennent toujours des fondus au noir) et dans son écriture (par exemple les didascalies « au même endroit », quelques instants plus tard » dans *Au monde* et dans *D'une seule main*). On peut voir dans ces deux cas que, de manière récurrente, une même scène ou un même mouvement dramatique sont découpés en plusieurs plans. Cela révèle le fait que, chez Pommerat, le montage et les jeux de lumière permettent une narration libre qui se joue des différentes strates du réel. Il gomme en effet la hiérarchisation entre scènes rêvées, fantasmées et scènes réelles. Mais aussi entre scènes passées, présentes et futures. La pièce *Contes et légendes* n'est donc pas logique si l'on suit une chronologie classique car certaines scènes semblent sorties de mondes et d'époques similaires mais différents. La scène du début, où des enfants confondent une jeune fille et un robot, ne semble d'ailleurs pas possible dans le monde qui est développé par la suite ; monde où les robots sont clairement différenciables des humains. Ces scènes ne sont reliées que par les fondus au noirs, effets lumineux qui déstructurent ainsi la continuité temporelle des pièces.



Cendrillon

Il faut enfin aborder le fait que la lumière chez Pommerat est indissociable de l'ombre. Les choses sont pour lui porteuses d'un grand mystère, d'une part cachée qui fascine et qui donne à ses pièces toute leur profondeur. Si la lumière est si importante, c'est avant tout parce que, contrairement aux autres metteurs en scène qui l'utilisent à outrance, elle est mise en contraste avec l'ombre, la noirceur.

Dans *Le petit chaperon rouge*, une grande part de l'atmosphère inquiétante qui entoure le loup est due au fait qu'il ne se montre jamais à la lumière, que tout ce qu'il fait reste dans l'ombre. De la même manière, c'est quand la lumière ne passe plus à travers les arbres, qu'il n'y plus de lumière et qu'elle n'a plus son ombre, que le petit chaperon rouge est approchée par le loup.



La lumière, ou plutôt l'absence de lumière est presque un personnage à part entière, l'ombre, jouée par la comédienne dans le rôle de la mère.

La lumière dans le théâtre de Joël Pommerat est donc bien un élément essentiel. Elle est à la base de ses pièces et permet la concrétisation et l'approfondissement de son imaginaire. Mais la lumière apporte en fait bien plus que la simple représentation concrète d'un imaginaire intangible. Elle permet en fait l'accès à un réel comme à un imaginaire plus complexes, plus profonds. Malgré tout, quand on aborde le théâtre de Pommerat, il me semble nécessaire de garder à l'esprit que celui-ci s'agace quand on réduit son théâtre à un rapport à la lumière et au cinéma. C'est un aspect important mais qui ne doit pas venir entraver l'utilisation de grilles de lectures plus diverses.

Création plastique inspirée du théâtre de Pommerat :

Au-delà des Apparences :
Les fleurs ont un goût de sel et la tiédeur des larmes

J'avais envie de proposer une création plastique inspirée du théâtre de Joël Pommerat. J'avais envie de dessiner avec des bleus aussi froids que les bleus de *Contes et Légendes*. J'avais envie de rechercher la profondeur sensorielle et émotionnelle des corps. J'avais envie d'aller, comme lui, au-delà des apparences. Quand on ne voit que la silhouette, l'ombre de cette femme, quand on ne la regarde pas vraiment, on croit voir un femme souriante couverte de fleurs. Mais quand on goûte ces fleurs, qu'on les touche, qu'on prête attention au monde, elles ont le goût et la texture des larmes. L'ombre de cette femme ne dit pas tout d'elle. Elle pourrait peut-être même dire l'inverse. Avec Joël Pommerat, j'ai essayé d'aller au-delà des silhouettes et des ombres. Et comme les mots de Pommerat nous protègent contre cette femme trompeuse, j'ai dessiné mes mots. Ils dansent, ils chantent autour d'elle, comme une mise en garde.

